



PISTES PÉDAGOGIQUES

The one who knows

Un film écrit et réalisé par Eglé Davidavičė

Produit par Tripode Productions
2023 – 12 min

Synopsis

Ula est une adolescente anxieuse et introvertie qui aime nager. Un matin ordinaire, lors d'un entraînement de natation, elle est entraînée dans une aventure inattendue, au cours de laquelle elle grandit, apprend à s'accepter et à voir son corps d'un œil nouveau.

Pourquoi montrer ce film ?

The one who knows questionne le rapport des femmes à leur corps. Dans une société de l'image, de la performance et de l'individualisme où la pression est forte, c'est une invitation à s'accepter telle qu'on est. A partir d'un point de vue féminin, ce partage d'expérience peut concerner tout un chacun·e.

Mots-clés : Sororité – Émancipation – Conformité



LA RÉALISATRICE

Réalisatrice et animatrice née en Lituanie, Eglė Davidavičė sort diplômée de l'Académie des arts de Vilnius en 2019. Pendant ses études, elle commence à expérimenter l'image en mouvement, différentes formes et techniques d'animation, ce qui conduit à ses premiers films d'études, dont deux sont nommés pour le « Prix du meilleur film étudiant » par l'Académie lituanienne du film. Parallèlement à son master en photographie et arts médiatiques dans cette même école, elle réalise son premier film produit, *The One Who Knows*, sélectionné dans plusieurs festivals. Elle enseigne désormais dans cette Académie, tout en animant des ateliers créatifs pour les enfants. Et développe un nouveau projet de court-métrage d'animation intitulé *Blooming*.

GENÈSE DU FILM

Il y a quelques années, alors qu'elle fréquente une piscine municipale, Eglė Davidavičė est frappée par les regards des uns envers les autres. Elle-même se prend à observer les corps avec leurs formes, cicatrices, vergetures, grains de beauté et tâches de naissance. Cela devient peu à peu une habitude qui altère la vision qu'elle a de son propre corps. Contrôlant en permanence son image dans le miroir ou dans les vitrines de magasins, le réflexe se transforme en obsession. Elle décide alors de faire un film pour réfléchir à cette attitude : un personnage de femme manquant de confiance en elle, complexée par son corps, évolue vers l'acceptation d'elle-même. À travers les thèmes du corps, de la beauté et de l'estime

de soi, la réalisatrice dédie son film aux femmes de tous âges, souhaitant leur donner de la force et un réconfort affectueux.



SOUS LES REGARDS

The one who knows est une histoire de femmes, les hommes en sont absents. Elles se côtoient à la piscine, lieu où ne s'échangent quasiment que des regards. Parmi elles, Ūla (s')observe. Le point de vue subjectif est affirmé : elle apparaît face à un miroir. Couvert de buée, il trouble sa vision. Dans un plan en plongée, elle examine son propre corps, palpe son ventre et ses cuisses.

Face à un groupe de nageuses (dont les têtes restent parfois hors-cadres), elle ne voit que des corps, magnifiés, stéréotypés, telles des clones. Leurs mouvements sont chorégraphiés, dans et hors de l'eau. Ūla focalise tant qu'elle ne prête pas attention à cette femme âgée sur le bord du bassin. Ce regard sélectif traduit une vision fantasmée, déformant la réalité. En retour, elle se sent observée, ramenée à elle-même et à ses complexes ; oppression et obsession intimes qu'il illustre cette tâche (réelle ou imaginaire ?) qu'elle voudrait dissimuler mais qui grandit, incontrôlable, la faisant glisser dans l'irrationnel.



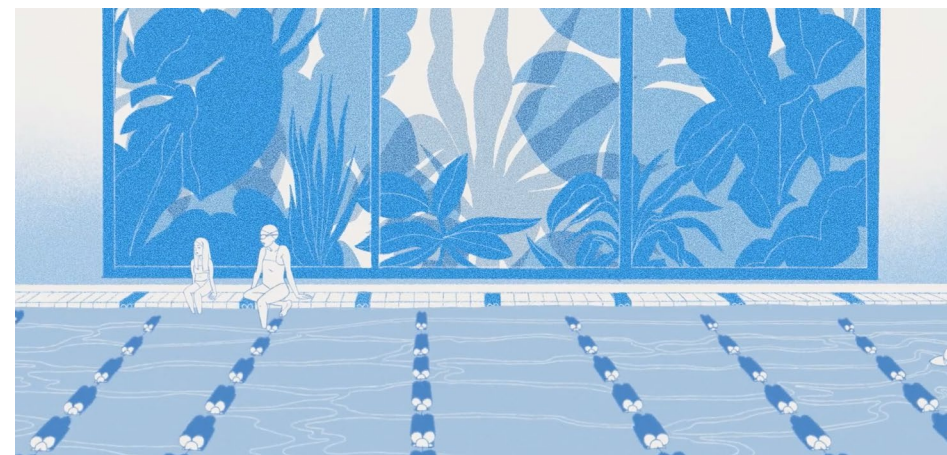
À plusieurs reprises, la réalisatrice a recours à la vapeur d'eau dans sa mise en scène. Dans quels passages identifiez-vous cette condensation et quel rôle joue-t-elle en fonction des lieux où elle apparaît ?

DES ESPACES SYMBOLIQUES

La piscine est traitée comme un lieu d'exposition et de confrontation aux autres, dans lequel Ūla cherche des espaces-refuges.

Dans le vestiaire collectif, elle se sent oppressée par tous ces corps qui tournent autour d'elle. Pour se protéger, elle se met à l'abri dans une cabine individuelle, espace fermé d'introspection. Autour du bassin au contraire, tout le monde est à vue. Ūla ne peut se cacher que dans l'eau, on ne la voit jamais à l'extérieur (hormis après son malaise).

La réalisatrice choisit exclusivement le blanc et le bleu pour représenter ces lieux comme froids, stériles et normatifs. Un univers de lignes droites et d'angles renvoyant à la maîtrise, à l'artificialité, au corps contraint.



S'ACCEPTER

Lorsque la brume se dissipe pour laisser Ūla dans le noir, elle est submergée par la peur de l'inconnu. Mais cette tâche qui l'engloutit est-elle si inquiétante ? Alors que la linéarité et la bichromie laissent place à de multiples formes et couleurs, l'eau lui offre un miroir naturel, bien net cette fois-ci. Elle est prête à rejoindre cette communauté de femmes aux regards bienveillants.

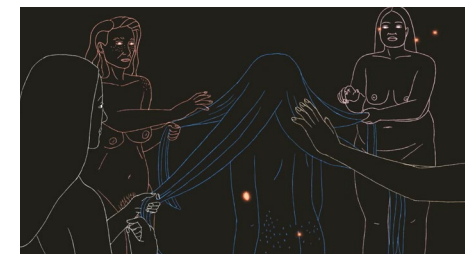
Ici, les corps ont besoin de se toucher pour entrer en résonance, se libérer dans une transe collective. La jeune femme peut se laisser porter, sécurisée dans cette expérience de la sororité, où le masque social tombe. Grâce à un rituel de renaissance, son corps devient aimable, un refuge plutôt qu'une simple enveloppe extérieure. Dans un long plan séquence, le dessin au trait est maintenant souple et libéré, les lignes des corps et des cheveux ondulent à la manière de l'eau, élément récurrent à la force symbolique : protectrice, régénératrice et libératrice. Le fantasme de perfection et le besoin de conformité du

Ça n'est qu'à la surface de l'eau que les courbes s'ajustent au corps. Puis dans le sauna, où la vapeur estompe progressivement les lignes. C'est ici que se révèlent, aux yeux d'Ūla, les corps nus dans la diversité de leurs formes et leurs imperfections. Naviguant dans cet espace trouble, elle bascule dans un autre monde qui, naturel et primitif, contraste en tous points avec l'univers de la piscine.

Au bord du bassin, une grande baie vitrée laisse voir une végétation luxuriante, mais hors d'atteinte. Avant la scène onirique, d'autres motifs naturels sont présents, pouvez-vous les recenser et les commenter ?

personnage se transforment en courage de s'accepter telle qu'elle est.

Selon vous, qui pourrait être « celle qui sait », donnant son titre au film ? Comment interprétez-vous celui-ci au regard de la multitude de femmes rencontrées par Ūla ?



GROS PLAN SUR : LA BANDE SON

Les choix sonores accompagnent les évolutions visuelles.

Dans l'espace restreint des vestiaires, le carrelage fait résonner une acoustique froide et oppressante. Alors que l'immense pièce du bassin permet à Ūla de s'isoler : on entend sa respiration, le reste semble lointain. Sensation intensifiée par son immersion dans l'eau, là où résonnent des chants de femmes envoûtants.

Chants qu'elle retrouve dans le sauna, avec ses sonorités plus naturelles. Une transition vers la « jungle » où Ūla

se laisse envelopper par une ambiance apaisante, puis par les voix libérées et mélodiques du cercle de femmes, investissant tout leur corps et frappant dans leurs mains.



PROPOSITION D'ACTIVITÉ

Il est proposé un travail inspiré des cercles de parole, nécessitant de poser en préambule un cadre bienveillant. De manière anonyme, chacun.e écrit sur papier une sensation liée à un moment problématique (grave ou anecdotique), vécu ou entendu, dans une piscine ou un autre espace public engageant le corps (rue, terrain de sport, lieu de fête...) Mélangés, ces papiers sont lus au groupe entier et réunis par similitudes.

Puis des petits groupes non mixtes amorcent un partage d'expériences personnelles, où pourront s'exprimer des ressentis liés au corps et au regard social.

Enfin, chaque groupe choisit l'une de ces expériences, qu'il propose au groupe complet, afin d'échanger en mixité sur des pistes d'amélioration et de changement.

UNE ŒUVRE EN ÉCHO

Dans *Naissance des pieuvres*, la réalisatrice Céline Sciamma situe l'essentiel de son action dans une piscine, vestiaires compris, où un groupe de nageuses synchronisées attire aussi l'attention. C'est un espace où les jeunes filles s'observent et se jugent, où s'expriment des complexes et des faux-semblants, où l'on se cherche et on s'affirme. Le film ne s'aventure pas dans l'onirisme mais reste ancré dans le réalisme, faisant exister ses personnages dans le monde extérieur.



© Haer et Court